

Katsuya Tomita trace sa route douce et affûtée

Le cinéaste japonais, par ailleurs chauffeur de camion, a conquis le Festival des 3 continents, à Nantes

Le Monde · 1 Dec 2016 · nantes jacques mandelbaum

Dans un contexte général de repli de la voile, le Festival des 3 continents de Nantes, vieille et grande étape de la cinéphilie française, continue de jouer, vaille que vaille, sa partition, devant un public toujours aussi nombreux et enthousiaste. Neuf films étaient, du 22 au 29 novembre, alignés dans le cadre d'une compétition à bon escient réduite, mais d'autant plus relevée. Parmi eux, le quatrième long-métrage du Japonais Katsuya Tomita, *Bangkok Nites*, qui y faisait sa première française. On s'y arrête non pour insinuer que les autres titres démeritèrent – et surtout pas le superbe et mélancolique premier long-métrage de l'Égyptien Tamer El Said, *In the Last Days of the City*, qui a amplement mérité la Montgolfière d'or –, mais plutôt pour prendre des nouvelles approfondies d'un cinéaste décisif.



Né en 1972 à Kofu, étudiant rétif, ouvrier de chantier, chauffeur routier, autodidacte génial auto-produisant ses films dans le cadre du collectif Kuzaku, Tomita perce sur le plan international à l'occasion de son troisième long-métrage, *Saudade*, présenté au Festival de Locarno en août 2011, et distribué dans la foulée en France. Le film est une sorte de chronique poétique, cosmopolite et déflationniste de l'âpreté sociale nipponne à l'ère de la mondialisation, entre ouvriers précaires du BTP, jeunes déclassés du hip-hop, prostituées thaïlandaises et art de la capoeira. Un vrai choc esthétique, qui fait de Katsuya Tomita, au côté du Chinois Bi Gan (*Kaili Blues*, 2015), la découverte asiatique de la décennie.

Archéologie du désastre

Présenté de nouveau à Locarno, avant Nantes, *Bangkok Nites*, film magnifiquement désorienté et foudroyant, s'inscrit dans le sillage. Fiction documentée, acteurs non professionnels, goût de l'errance

narrative, mélange de fugue romanesque et d'ancrage politique. Mais il va encore plus loin dans ce désir d'archéologie du désastre contemporain qui caractérise Tomita: la colonisation nipponne, les bombardements massifs du Laos, la guerre du Vietnam entrent ainsi dans la danse du désir et du désespoir qui scelle la relation entre les deux personnages principaux.

Le film organise en effet les retrouvailles amoureuses entre la «numéro un» d'un bordel d'un quartier rouge de Bangkok entièrement consacré aux touristes japonais et un ex-soldat nippon qui prospecte pour un entrepreneur japonais de nouveaux débouchés commerciaux en Asie du Sud-Est. Commencé dans les bordels éclatants de la célèbre rue Thaniya, le film, soutenu par une attention quasi ethnographique à l'envoûtante musique populaire thaïlandaise (du chant de la tradition chamannique au protest song de la contre-culture moderne), se déporte doucement dans l'arrière-pays déshérité et bucolique de l'Isan (terre d'élection des films du Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul) et jusqu'au Laos.

Tomita, présent à Nantes, d'une douceur aussi affûtée que celle qui émane de ses films, avoue qu'il caressait ce projet depuis près de quinze ans: «L'idée est venue lors d'un voyage en Asie du Sud-Est, et notamment en Thaïlande où les conducteurs de tuk-tuk [sorte de triporteurs qui font office de taxi] posent d'emblée trois questions aux touristes : les filles, la drogue, les armes. Ce sont les trois axes de l'économie souterraine de l'Asie du Sud-Est. Et puis je me suis aperçu que les zones de plaisir remontaient en Thaïlande à l'implantation américaine dans la région durant la guerre du Vietnam. Un accord intitulé "rest and recreation" a été passé entre le gouvernement thaïlandais et l'armée américaine, destiné au repos du guerrier. C'est ainsi que Pattaya, qui était un petit village de pêcheurs, est devenu le plus grand bordel à ciel ouvert du monde. »

Une préparation hors normes

La reconnaissance de Saudade lui aura permis de tourner ce projet ambitieux. Le budget de Bangkok Nites, dix fois supérieur à celui du précédent, s'élève néanmoins à 100 000 dollars (95000 euros), soit le dixième d'un film considéré comme sous-budgété en France.

La préparation est, elle aussi, hors normes. Quatre ans d'approche et d'incessants allers-retours, dont une année complète d'immersion en Thaïlande pour Tomita. Le quartier rouge, a priori infilmable, a fortiori pour une équipe nipponne, est enlevé à force de douceur: « La rue Thaniya, c'est deux cents établissements de prostitution sur deux cents mètres, dont un homme est le propriétaire. Nous avons d'abord obtenu son accord, mais la police est immédiatement intervenue. Nous avons ensuite obtenu l'autorisation de la police, mais cela ne nous a pas ouvert la porte des établissements. Nous avons fini par comprendre qu'il fallait aussi nouer une relation de confiance avec les gérants, ce que nous avons fait. »

Même stratégie, assortie de sensualité, auprès de l'extraordinaire Subenja Pongkorn, véritable travailleuse locale avec laquelle Tomita a noué une relation intime, réécrivant son scénario à la lumière de cette rencontre, et finissant par la convaincre de jouer dans le film à ses côtés, lui dans la peau d'un client japonais, décision non sans morale comme on le voit. Le film sortira au mois de février 2017 au Japon, et sans doute à l'été 2017 en France, grâce à l'entremise éclairée du distributeur Survivance qui vient de l'acquérir.